

beaucoup plus sage que l'autre ? Je vois bien qu'il y a entre eux quelque différence relativement aux intérêts de famille et de société ; mais si l'on regarde aux intérêts éternels de l'âme, quelle différence y a-t-il ? La folie du négociant qui sacrifie le bonheur de la vie à venir à cent mille livres de rente est-elle moindre que la folie de l'ouvrier qui sacrifierait le même bonheur à cent mille paires de bas et de souliers.

Si l'état de l'âme, au moment où elle quitte cette terre, détermine l'état de l'âme dans l'éternité ; si la fin suprême de la vie est de se réconcilier avec Dieu par Jésus-Christ, et de se rendre semblable à Dieu par le renouvellement de son image au dedans de nous ; si, de même que nous n'avons rien apporté dans ce monde, nous n'en pouvons rien emporter ; si nous devons, enfin, comparaître devant le tribunal de Christ, et y rendre un compte qui déterminera notre bonheur ou notre malheur éternel ; qu'est-ce qu'il importe à l'homme de laisser quelque chose ou de ne rien laisser à sa mort, de laisser telle chose ou telle autre, sauf pour sa famille qui pourrait presque toujours vivre en travaillant, comme il l'a fait lui-même ? Que signifient alors pour lui les noms des choses qu'il a quittées ? Je dis les noms, car il n'a rien conservé de plus dans son souvenir. Qu'il ait laissé derrière lui cent mille paires de bas et de souliers ou cent mille livres de rente, qu'est-ce que cela peut lui faire ? « Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme ? »

Vous prétendez que l'un est insensé, et que l'autre est sage ; pourquoi donc ? Le Souverain Juge ne nous demandera pas quel héritage nous avons laissé derrière nous ; il ne mettra pas notre or, notre argent, nos champs, nos maisons dans la balance de son jugement. Il nous demandera si nous avons été convertis à l'Évangile, pieux et fidèles, débonnaires et humbles pendant notre pèlerinage terrestre. De là dépend une éternité de bonheur ou de malheur. Aux yeux des anges, l'homme qui épuise ses forces et sa vie à amasser cent mille livres de rente est-il plus sage que celui qui consacre les mêmes soins et le même temps à se procurer cent mille objets de quoi que ce soit ?

Allons plus loin. Supposons que Charles Frémicourt, en entrant dans les affaires, ait écouté avec attention la bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ, et qu'il ait reconnu qu'il existe des choses infiniment plus importantes que les affaires de négoce, plus précieuses que toutes les richesses de l'Inde, plus durables que les ciels et la terre, plus certaines que les entreprises les mieux combinées. Supposons que la lecture attentivo et assiduo de la Bible lui ait donné l'intime conviction que l'âme vaut mieux que le corps, et qu'il est préférable de croître dans la piété, de se disposer à la vie à venir et de ressembler au Saurveur qu'à d'augmenter sa fortune, d'étendre son commerce et de se rendre semblable aux mondains. Supposons que Charles Frémicourt ait agi conformément à ces principes, que tout en travaillant pour la nourriture qui périclitait, il ait cherché premièrement le royaume de Dieu et sa justice, qu'il ait été rempli d'amour envers Dieu, de dévouement pour ses semblables, et qu'il soit mort enfin, ne laissant qu'un héritage médiocre, mais préparé à comparaître devant Dieu. Si, dis-je, Frémicourt avait eu la foi et les œuvres d'un chrétien, n'aurait-il pas été plus sage, plus moral, plus exempt d'inquiétudes, plus utile à sa famille et à ses concitoyens, plus heureux en toute manière ? Peut-on dire qu'il aurait mené une vie mesquine et misérable ? Ah ! si quelqu'un se formait une

telle idée de la vie chrétienne, c'est qu'il n'en aurait pas encore observé, même de loin, les effets et les fruits. Le monde exaltera, s'il le veut, la prudence, la sagesse et le bonheur de ce qu'il appelle un honnête homme ; mais qu'il sache que cette prudence, considérée au flambeau de l'Évangile, est une coupable imprévoyance, et cette sagesse une grande folie, et ce bonheur une profonde misère. Le mot de l'apôtre est plus vrai que toutes les maximes du siècle dans ce passage où il dit : « La piété est utile à toutes choses, ayant les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir. » — *Semur de Paris.*

### Dernières paroles de quelques hommes célèbres.

On raconte que le docteur Johnson, à l'époque où il fut atteint de la maladie qui ne se termina que par sa mort, dit à ses amis les paroles suivantes : Vous voyez l'état où je suis ; je lutte avec peine contre les souffrances du corps et contre les troubles de l'âme. Attachez-vous donc, pendant que vous avez la santé et la force, à faire le bien, à éviter le mal, si vous désirez de ne jamais ressentir les angoisses dont je suis accablé.

Lord Littleton étant sur son lit de mort, sa fille, Lady Valentia, et son époux vinrent le voir. Il leur donna sa bénédiction avec beaucoup de solennité ; puis il dit : Mylord, soyez homme de bien, soyez vertueux ; car il vous faut arriver au moment où je suis aujourd'hui.

La mort triomphante d'Addison doit être un sujet de joie pour toutes les personnes pieuses. Ayant fait venir près de sa couche le jeune comte de Warwick, il lui serra la main avec affection, en disant : Voyez comment un chrétien peut mourir en paix.

Le père de Guillaume Penn s'opposa d'abord avec violence aux principes religieux de son fils ; mais l'expérience lui ayant appris qu'il agissait avec sincérité, il se réconcilia enfin avec lui. Au moment de sa mort, il le conjura de ne faire aucune action qui fût dévouée par sa conscience. C'est ainsi, ajouta-t-il, que vous avez cette paix intérieure, qui vous soutiendra puissamment et vous consolera au jour de l'adversité.

La veille de sa mort, Locke s'adressant à Lady Marsham, qui était assise près de son lit, l'exhorta à regarder ce monde comme un séjour de préparation pour un monde meilleur. Il ajouta que sa vie avait été assez longue, et rendit grâce à Dieu des bénédictions qu'il lui avait accordées.

Sir Walter Raleigh conserva sur l'échafaud la plus parfaite tranquillité d'esprit. Après avoir éloquemment justifié sa conduite, il essaya le tranchant de la hache, et dit en souriant : La médecine est rude, mais c'est un remède infaillible contre tous les maux de cette terre. Comme l'exécuteur lui demandait de quelle manière il voulait poser sa tête sur le bloc : Pourvu que le cœur soit droit, lui répondit-il, qu'importe de quel côté ma tête sera posée.

En voyant le bois déjà allumé aux pieds de Ridley, Latimer lui cria : Aie bon courage, maître Ridley, et agis en homme. Nous allumerons aujourd'hui en Angleterre un flambeau qui, je l'espère de la grâce de Dieu, ne sera jamais éteint.

Hervey, le célèbre auteur des *Méditations*, se voyant malade et près de sa fin, observa qu'il avait employé trop de temps à lire les historiens, les orateurs, les poètes anciens et modernes, et que, s'il pouvait recommencer sa vie, il consacrerait la plus grande part de son attention aux Saintes-Écritures.